

Chapitre 23

Le Harponnage des Taupes (suite et fin).

(La première victime est la vérité)

Je suis seul dans le compartiment. Le train comporte une voiture restaurant mais sans équipage. Autant dire qu'on ne peut pas y déjeuner. Et comme je ne me doutais pas de cet inconvénient parce que même le personnel de la gare de Richmond n'était pas au courant, j'en suis à me demander comment je vais déjeuner. Certes, je puis jeûner en attendant la prochaine étape et donc sauter le repas de midi. Cela me fera faire des économies. Mais lorsque le conducteur se présente à la porte pour me demander si tout se passe bien, je m'ouvre à lui de cette petite contrariété. C'est ainsi que j'apprends que le train va faire une escale assez longue à Petersburg. C'est-à-dire très bientôt. Nous allons nous arrêter après une étape d'à peine plus de trente kilomètres. Là, je pourrai me rendre au buffet de la gare et le conducteur qui est familier des lieux me conseille de faire l'emplette d'un panier pique-nique chez une femme mexicaine qui fournit des plats qu'elle prépare elle-même. C'est très frais et d'un prix modique. Je pourrai toujours m'asseoir au restaurant et profiter de la vaisselle de la compagnie. « Je fermerai votre compartiment ainsi votre bagage sera à l'abri. Mais de toute façon la *señora* tient son étal sur le quai près de l'endroit où la voiture sera arrêtée. Vous ne vous absenterez donc pas longtemps. »

Les marchandises de la « *señora* » sont effectivement appétissantes et dégagent un fumet engageant. Elle présente ses plats dans des coupes de feuilles de palmier, des bols en terre cuite et elle vend aussi des paniers tressés pour emporter son festin. Elle me fait inmanquablement penser aux vendeuses du marché de la darse à Pointe à Pître ou celui du champ d'Arbaud à Basse-Terre et je sens monter en moi une vague de nostalgie à laquelle succède un reflux de tendresse envers les gens simples, esclaves ou libres de cette partie du Nouveau Monde que sont les États de l'Amérique du Nord.

Je lui prends des *frijoles* – une sorte de haricots mexicains plus petits que les haricots rouges et de couleur noire – et une tortilla aux pommes de terre et aux œufs brouillés. Comme cette dame vend de ces fruits de cactus que l'on nomme en français des figues de Barbarie, je lui en achète trois. Pour boire, elle fournit des calebasses de jus de maguey frais. Le maguey, un autre cactus mexicain. C'est avec le jus de cette espèce d'aloès qu'ils font faire fermenter que les Mexicains préparent le pulque. Là, le jus est frais et la femme me recommande de le boire dans la journée. Elle parle un espagnol assez particulier mais nous parvenons à nous comprendre. Je lui règle ma commande avec une pièce d'un quart de dollar fédéral en argent. Après qu'elle l'a vérifiée d'un coup de dent, elle me remercie d'un hochement de tête souriant, sans me proposer de me rendre la monnaie. Que je lui laisse d'autant plus volontiers que nous ne sommes pas mis d'accord sur le prix avant de faire affaire. Sur le quai, je croise le conducteur qui revient du bureau du chef de gare. Je ne regrette pas d'avoir fait vite parce qu'il m'annonce qu'en fait la pause sera beaucoup plus courte que prévue. Prudents, les passagers qui s'entassaient dans les voitures pour voyageurs modestes ne sont pas descendus sauf peut-être quelques dames qui devaient sacrifier à la nature. Un « arête » de la gare est passé dans les « *restrooms* » et le buffet pour signifier aux voyageurs à destination de Goldsboro et Wilmington d'avoir à remonter en voiture. Le conducteur m'ouvre mon compartiment et m'en confie la clé. Il conserve son passe-partout et me reprendra sa clé lorsque je quitterai le train. Il n'y a pas à dire, mon ordre de mission et mon billet spécial me facilitent bien la tâche. Je n'attends pas le départ et je m'attable à la voiture restaurant. À la desserte fixée à la paroi de la voiture, je prends des couverts, un verre et une assiette.

Je viens de poser mon panier sur la table et j'en fais l'inventaire. En bon français, il me faut du pain. La « *señora* » y pourvoit sous la forme de galettes épaisses à la farine de maïs, je lui en ai acheté deux. C'est assez lourd et dense mais cela fera l'affaire. Je m'apprête

à commencer mon déjeuner quand un homme pénètre dans la voiture. Je reconnais tout de suite l'allure de petit fonctionnaire besogneux d'un détective qui pourrait être de chez Pinkerton. Il me salue d'un signe de tête et m'observe sans se gêner. Je réponds à son salut et commence ma dégustation. J'ai posé mon LeMat dans son ample étui de cuir sur la table à côté du panier. L'homme me demande ce que je pense de la cuisine mexicaine histoire sans doute d'entendre le son de ma voix. Lorsqu'il a la certitude que je suis bien français, il me demande si j'ai pris connaissance de « la lettre ». Je pourrais jouer les innocents et faire semblant de ne pas comprendre mais je préfère le désarçonner. « Non, mais j'en connais le contenu. Et j'attends d'être enfin au calme pour en prendre connaissance. Et pour être sûr que personne ne tentera de la lire à ma place, j'ai pris mes précautions.

- C'est-à-dire ?

- Que ce courrier est en route vers mon adresse par un autre moyen que ce train. »

Je lis un éclair d'inquiétude dans les yeux de ce pauvre type. C'est évidemment faux mais il ne le sait pas. Puis je le vois plisser les yeux et il s'exclame à mi-voix : « Ne me dites pas que vous vous êtes défait de cette enveloppe !? »

- Elle voyage en sûreté.

- Mais si la junte des rebelles tombe dessus, cela va être une catastrophe !

- Je m'en doute, aussi le moyen que j'ai choisi est-il de nature à empêcher ce genre d'inconvénient.

- Mais il fallait le lire !

- Ce n'est pas ce que m'a dit le porteur. »

L'entretien est interrompu par une cavalcade dans le couloir des deux voitures qui encadrent la voiture restaurant. Des policiers en armes envahissent notre salle à manger. Nous n'avons pas d'autre solution que lever les mains. Rapidement, le chef des policiers, le seul qui n'est pas en uniforme, s'empare de l'étui de mon LeMat que j'ai posé sur la table à côté de mon panier. D'autres policiers se saisissent de mon interlocuteur et le mettent en joue. Calmement, je regarde l'officier de police et lui dis :

- Je ne suis pas dangereux, je suis en mission pour le compte du gouvernement confédéré et l'arme est à moi, je l'ai achetée en France, j'ai la facture et le document de l'immigration confédérée qui m'autorise à la garder sans payer la taxe de douane. » Le policier pointe son revolver sur ma poitrine et me dit :

- Vous pouvez prendre votre ordre de mission d'une seule main et me le tendre. »

Heureusement que je l'ai sur moi. Je glisse la main droite vers la poche de poitrine de ma chemise, sans geste brusque, et j'extrais le précieux document officiel. Le policier prend un air contrit, s'excuse et repose mon « jambon de Bayonne » – mon revolver dans son étui – dans le panier à nourriture. Ensuite, il ordonne à ses agents d'emmener le « Pinkerton » dans leur compartiment, le temps de m'interroger à part.

Ceci fait, il reprend : « Je vous demande de bien vouloir rester à ma disposition jusqu'à ce que j'aie pu recevoir un télégramme de mon service. En attendant, je vais vous poser quelques questions auxquelles vous êtes libre de ne pas répondre compte tenu de votre ordre de mission.

- Si je puis vous rendre service sans interférer sur la sécurité de ma mission, je serai heureux de le faire. »

Le policier a ouvert un carnet à couverture de carton, commence à écrire et s'interrompt : « Sans faire quoi à la sécurité de votre mission ? » Je répète le mot « interférer » et je dois le lui épeler. Pourtant ce n'est pas le plus compliqué des mots anglais. Alors j'épelle lentement : « *i, n, t, e, r, f, e, r, e, interfere* ». Il me remercie et me pose ses questions. Si j'ad mets que cet homme s'est bien adressé à moi, qu'il allait me demander quelque chose, j'explique aussi que l'intervention des policiers a été si soudaine et brutale que mon interlocuteur s'est tu dès qu'il a entendu les bruits de bottes.

- Il était pourtant en train de vous parler lorsque nous sommes entrés !

- Il voulait s'assurer de qui je suis. Il semblerait qu'on lui ait parlé de moi, qu'on m'ait décrit à lui mais qu'il n'ait pas même vu de portrait de moi. Donc il voulait être sûr que je suis bien le Français Pierre-Hubert de Berdeilhe. » Le policier essaie bien de prononcer mon nom mais y renonce après l'avoir par trop écorché.

La fouille du « Pinkerton » ne donne pas grand-chose. Il porte bien quelques dollars fédéraux, mais tout le monde en a encore, ici. Il n'a pas de papiers d'identité, mais cela n'existe pratiquement pas, ici. À part le passeport indispensable pour voyager à l'étranger, il est bien rare que les États-Uniens soient porteurs de pièces d'identité. Sinon, il porte bien une arme, mais de petite taille et on ne peut même pas l'accuser de porter une arme cachée parce qu'elle n'est pas chargée. Il explique qu'il l'a déchargée avant de monter dans le train pour éviter des accidents. Le prétexte me paraît bizarre mais ne semble pas troubler les policiers. Alors, faute de pouvoir trouver une trace d'« *offense* » c'est-à-dire d'infraction à la loi, l'officier de police se résout à rendre son arme au quidam qu'il fait désentraver.

Je demande à rejoindre mon compartiment. Le policier en chef hésite puis accepte. Il demande à m'accompagner. Une fois dans le compartiment, il reprend ses remarques. « Vous me dites qu'il s'est arrêté de vous parler lorsque nous sommes intervenus. Il allait vous demander quelque chose mais s'est interrompu. Cela ne cadre pas avec ce que j'ai vu moi-même. J'ai bien vu que vous lui parliez.

- Cher monsieur, c'est bien moi qui étais en train de lui parler. Je venais de lui demander pourquoi il voulait à tout prix s'assurer de mon identité. Il allait répondre mais s'est arrêté brutalement. Sur le moment je n'ai pas compris pourquoi et devant son silence soudain, je lui ai demandé pourquoi il tenait à être sûr de me parler à moi, Berdeilhe. C'est à ce moment que vous avez fait irruption. C'est ce que je me tue à vous répéter.

- De toute façon je me doute bien de ce que je n'obtiendrai rien de vous. Surtout lorsque j'aurai reçu la réponse au câble que j'ai envoyé avant notre départ de Petersburg.

- Il vous faudra alors attendre notre arrivée à Goldsboro car je doute qu'on puisse vous envoyer un câble dans ce train.

- Ne sous-estimez pas les capacités de la police américaine, même confédérée. Je puis vous assurer que je ne serais pas surpris que ce message me parvienne avant notre arrivée à la prochaine étape. Le télégraphe électrique est aussi efficace sinon plus que votre télégraphe de Chappe. Je vais vous laisser tranquille mais je vous demande de ne pas quitter le train avant que je ne vous informe que vous pouvez le faire. »

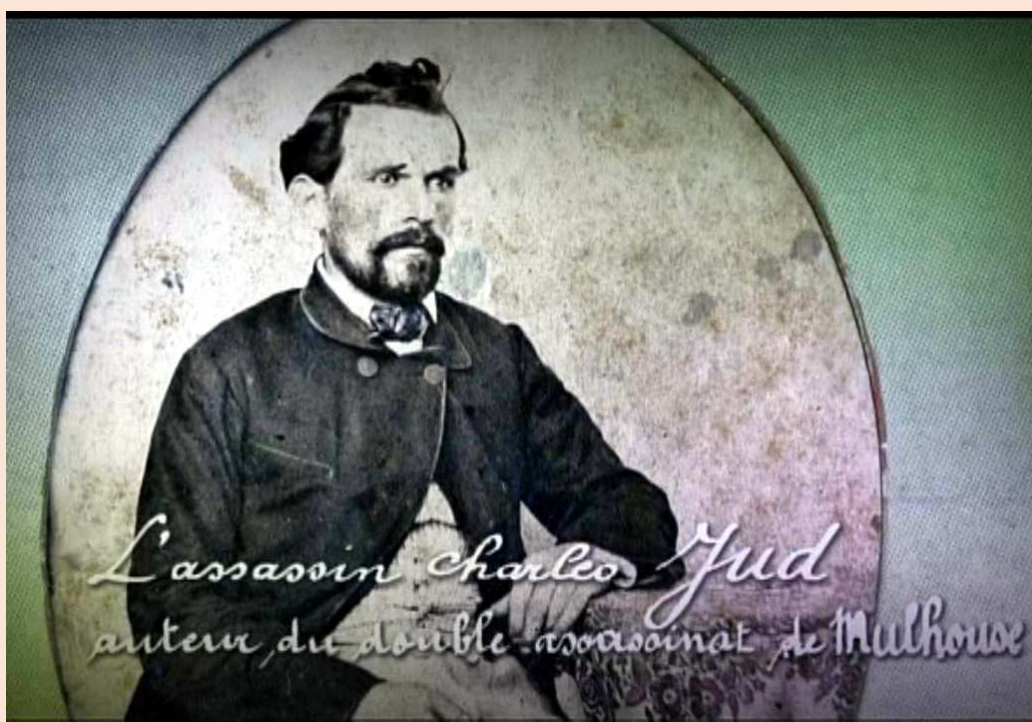
Comme il me laisse en tête-à-tête avec mon revolver, je prends mon mal en patience. Je profite de la relative tranquillité qui règne dans le train pour tenter de prendre des notes sur les événements récents. Mais les secousses du roulement m'imposent de n'écrire qu'avec un crayon à dessin. Il serait absolument impossible d'écrire à la plume. Surtout avec le type de porte-plume à réservoir qui a été inventé ici il y a une trentaine d'années. L'idée de l'inventeur est bonne mais en fait son porte-plume révolutionnaire n'a pas eu de succès parce qu'il connaît souvent des fuites du réservoir qui causent nombre de désastres dans les poches des inconscients qui le traitent comme un crayon à dessin.

Après avoir griffonné quelques lignes au crayon, je range mon carnet de notes et décide d'aller me promener dans le couloir. Quel plaisir ! Je me dis à part moi qu'il est heureux que disparaisse aussi d'Europe cette habitude de concevoir les voitures de trains de voyageurs comme trois ou quatre diligences réunies sur un même châssis. Il faut dire que la présence d'un couloir facilite le travail du contrôleur, du chef de train et même, dans certains cas, de la Police. Ainsi les conclusions des réunions des policiers et des directeurs de compagnies ferroviaires que les autorités ont organisées après la lamentable affaire de Charles Jud ont-elles souligné la nécessité de changer la conception des voitures de voyageurs. On a conclu qu'il est indispensable que les représentants de l'autorité puissent circuler d'un bout à l'autre du convoi en train de rouler, quitte à ce que les voyageurs ne bénéficient pas forcément de la même facilité. Ce dernier point étant considéré comme devant rester de la responsabilité des compagnies. Tout le monde est néanmoins convenu que si Charles Jud s'était trouvé dans

un train à couloir, jamais il n'aurait pu tranquillement assassiner deux personnes dans leur compartiment à Mulhouse.

Notre train avance lentement, ahanant dans les montées, grinçant dans les courbes. La machine sollicitée dans les côtes souffle une fumée de bois humidifiée par la détente de la vapeur à basse pression qui sort du dernier piston du nouveau système *compound* et souffle son asthme dans la boîte à fumée. De là, elle accélère le passage de la fumée de bois qui sort de la boîte à feu où les braises maintiennent la vapeur sous pression dans les tubulures de chaudière. Si les Anglais ont été précurseurs en matière de chemin de fer, les Français ont rapidement rattrapé leur retard. Et je m'attends à ce que les progrès en matière de moteurs à vapeur soient plus importants encore que ce à quoi on assiste depuis une dizaine d'années. Ici les compagnies en sont encore au bois qui ne sert plus chez nous qu'à allumer les fourneaux à charbon. Tandis que je regarde défiler le paysage en me tenant fermement – surtout dans les virages – à la main courante accrochée à la paroi sous les fenêtres du couloir, je repense à ce qui se passerait si une attaque survenait comme celle du mois dernier. Nous étions, vous vous souvenez, dans un train aux voitures « diligences ». Ici, il serait facile de repousser les agresseurs avant qu'ils ne montent à bord, mais s'ils y parvenaient suffisamment nombreux en montant au milieu du train, ils pourraient très bien séparer les passagers en deux groupes, en réduire un puis s'occuper de l'autre. D'autant que je n'envisage pas une autre action de gangsters mais bien une prise d'assaut d'un train par des militaires ennemis.

Je me rassure en me disant qu'une telle affaire ne pourrait se produire qu'une fois la guerre effectivement déclarée. Alors, sans doute faute d'autres images de violence armée, je repense à l'illustration d'un journal d'Angoulême qui avait emprunté une image à un hebdomadaire alsacien.



*Si Charles Jud s'était trouvé dans un train à couloir,
jamais il n'aurait pu tranquillement assassiner deux personnes...*

En fait s'il devait se produire une attaque autre que celle de gangsters, il s'agirait d'une véritable opération militaire en période de guerre déclarée. On peut penser qu'alors tout le monde, civils comme militaires, serait armé et prêt à défendre chèrement sa peau.

J'en suis là de mes réflexions quand je note un changement dans l'allure du train. Nous venons d'atteindre le haut d'une côte et la vitesse est au plus bas. Alors que nous aurions dû reprendre de la vitesse, j'entends nettement baisser le volume du bruit de la machine et les freins se mettent à crisser. Je retourne à mon compartiment où je suis seul et en baisse la vitre. En temps normal, lorsque la vitesse est suffisante, les vitres sont fermées pour éviter l'irruption toujours désagréable d'escarbilles et de fumée, mais là ma curiosité l'emporte sur la sagesse. J'aperçois donc l'officier de police qui descend de la voiture où il s'est installé avec ses sbires et le « Pinkerton ». Il remonte à pied vers la machine et s'arrête à hauteur d'un poteau télégraphique où un employé en uniforme a branché un poste mobile de télégraphe. Décidément, c'est une manie ces branchements « volants » ! L'homme se lève de son siège pliant et se porte vers le policier. Ils échangent quelques mots puis le télégraphiste fait signer un formulaire au fonctionnaire et lui tend un télégramme. Le policier prend connaissance du message tandis que l'autre agite nerveusement son index sur le bouton du manipulateur. Ensuite, il débranche les deux fils, les roule sur une bobine en bois et range le tout dans un sac de cuir épais. Il salue le policier en portant deux doigts à hauteur de la visière de sa caquette et rejoint une mule à laquelle je n'avais pas fait attention. Le policier fait un geste au chef de train. Celui-ci souffle dans sa trompe taillée dans l'immense corne d'un bœuf texan.

Le mécanicien fait siffler sa machine et dans une cacophonie de grincements de fer et de halètements de vapeur le train se remet en marche. Je remonte la vitre. Il ne faut que quelques minutes au policier pour venir me montrer le texte du câble.

C'est fort clair. La police doit me laisser toute latitude pour traiter le « Pinkerton ». Je ne veux pas blesser le policier qui fait son travail du mieux qu'il le peut. D'un autre côté, je suis tenu par les règles du secret qui imposent le cloisonnement ; et donc de ne donner comme informations que ce que mon interlocuteur a besoin de savoir. Ce fameux « besoin d'en connaître » si cher aux autorités françaises et qui existe ici sous sa traduction littérale en anglais : « *Need to know* ».

- Venez et fermons le compartiment. Je vais vous en dire un peu plus. » Le policier a un large sourire et entre. Il s'assied du bout des fesses sur le bord de la banquette de luxe en velours bordeaux. Je poursuis : « Installez-vous confortablement. Tout d'abord, avez-vous perquisitionné les bagages de cet homme ?

- Non. J'attendais des directives, mais il me semble que c'est vous qui les donnez.

- Certainement pas. Sur ce train, l'autorité de la Compagnie, c'est le chef de train. L'autorité judiciaire, c'est vous. Je ne suis qu'un agent du gouvernement confédéré qui a pour mission de jouer l'intermédiaire entre la Confédération et les Fédéraux. En fait, je suis aussi chargé d'une mission de renseignement au profit du « ACOS G2¹ » de Charleston qui lui-même fait ses rapports directement au cabinet du Président Davis. Le souci est le suivant : Le commandement militaire et le Directeur de la Police ont appris qu'il y a quelque temps que le directeur de l'agence Pinkerton se fait fort d'implanter dans les États confédérés un réseau d'espionnage pour le compte de Washington. La réaction immédiate des autorités confédérées a été d'expulser les membres de toutes les antennes de cette agence de détectives privés et de les prier de regagner au plus vite les états unionistes. Certains « *local operatives*² » de recrutement local ont préféré quitter l'agence Pinkerton et se mettre à la disposition des autorités de la Confédération. En général, les dixies sont restés avec la Confédération et les yankees sont retournés chez eux. Mais les choses ne sont pas si simples. En fait, certains agents yankees de Pinkerton ont fait allégeance à la Confédération ; ils lui sont loyaux et

¹ ACOS G2 est l'acronyme de *Assistant Chief of Staff Ground 2nd Bureau* soit en français : Sous-chef d'État-major chargé du 2^e Bureau, c'est-à-dire le Bureau « Renseignement » de l'État-major de l'Armée de Terre.

² Agents locaux ou agents de terrain qui appartiennent à un bureau local de l'Agence.

fidèles. En général, ils ont quitté leur État d'origine et se sont installés dans le Sud. Seulement, parmi les gens originaires des États cotonniers, il en est qui sont opposés à la sécession pour diverses raisons, qu'ils soient abolitionnistes ou, plus souvent, qu'ils placent l'unité des États-Unis au-dessus des querelles politiques. Quoi qu'il en soit, on peut s'attendre à ce que Pinkerton dispose dans la Confédération de taupes qui seront l'ossature de son réseau d'espionnage. Et il n'y aura pas que des anciens *operatives* parmi ces taupes. Il y aura peut-être aussi des quidams qui servaient de « mouches³ » aux bureaux locaux avant la guerre. Il convient de détecter ces gens et de s'en servir pour intoxiquer leur patron en leur faisant tenir de faux renseignements. Ainsi, si votre « client » est une des taupes de Pinkerton, il faut le laisser repartir et le surveiller discrètement. Seulement, ce n'est pas le travail de la police. C'est celui d'agents spécialisés qui livrent une guerre à des ennemis auxquels on ne reconnaît pas les droits communs. Vous, vous êtes tenu par la procédure pénale. C'est pourquoi vous êtes le seul à pouvoir laisser repartir cet homme sans que cela lui paraisse suspect. Vous pouvez le relâcher parce que vous n'avez rien trouvé sur lui de répréhensible. Mais si vous le relâchez d'une façon qui lui semble suspecte parce que trop bienveillante, il va se méfier, se dire qu'on lui tend un piège. S'il est honnête envers son employeur, Pinkerton ou un de ses adjoints, il lui rendra compte de ce qu'il a vraisemblablement été « grillé » et qu'on ne l'a relâché que pour mieux se servir de lui. Autant dire qu'il sera mis hors circuit et peut-être récupéré par son employeur pour d'autres missions au Nord ou comme instructeur de nouveaux agents. Un échec pour nous parce qu'il vaut mieux un espion repéré qu'un espion inconnu. Donc il faut, si vous le libérez, qu'il soit convaincu de ce que sa « couverture » et sa « légende » ont tenu et tiennent toujours. Il aura en plus la satisfaction de penser vous avoir berné. Mais nous, nous savons qui il est et nous pourrons le surveiller et ainsi remonter le réseau auquel il appartient.

Seulement, il est aussi fort possible qu'il ne soit qu'un simple pauvre type qui n'a rien à voir avec l'espionnage. Aussi, la meilleure solution est que vous procédiez avec lui comme vous feriez avec n'importe qui et que, si vous ne trouvez rien à lui reprocher, vous le libériez. Si vous trouvez quelque chose d'illégal, alors appliquez vos procédures. L'idéal serait que vous ne trouviez rien qui ait un lien avec l'espionnage. Si vous l'arrêtez pour un simple délit de droit commun et s'il part quelques semaines en prison à cause de cela, ce n'est pas grave. Au contraire, cela assiera sa sensation que vous ne l'avez pas démasqué comme espion.

- Vous avez raison, tout cela n'est pas mon travail. Mais je vous remercie de votre confiance. Nous allons donc examiner cet individu de plus près. Si nous le pouvons, nous le laisserons repartir, mais en faisant comme vous m'avez expliqué. De façon qu'il pense que nous ne l'avons pas suspecté d'espionnage. »

Le train roule mollement sur une voie ondulant en longues vagues. Je regarde discrètement défiler le paysage en consultant ma montre de temps en temps. Si nous avions respecté le tableau de marche, nous devrions être sur le point d'arriver à Goldsboro. Cela ne semble pas le cas et c'est d'autant plus inquiétant que si nous arrivons tard à cette étape nous ne pourrions pas continuer aujourd'hui jusqu'à Wilmington. Or, c'est là-bas que j'ai une chambre réservée. Un bruit de pas lourds dans le couloir m'annonce de la visite. Le conducteur m'annonce que nous arriverons à Goldsboro avec deux heures de retard. En principe, nous continuerons jusqu'à Wilmington en roulant de nuit. Ce n'est pas l'usage en ce moment mais les circonstances sont exceptionnelles. Il me propose d'envoyer aux frais de la Compagnie un câble à mon hôtel.

- Vous êtes fort aimable, mais je ne sais pas dans quel hôtel je devais descendre. C'est un agent du gouvernement confédéré qui doit s'occuper de cette question et il devait m'attendre à mon arrivée à la gare. »

³ Indicateurs.

Une voix retentit dans le couloir : « Rassurez-vous, je sais à quelle adresse télégraphique vous pouvez envoyer un message. » C'est la voix de l'officier de police. S'adressant au conducteur :

- Voici l'adresse du poste de télégraphe direct de la maison publique de Wilmington. Vous pourriez envoyer votre câble et mettant en début de texte : « À l'attention de l'officier logistique gouvernemental, Référence voyage Berdeilhe ». Faites suivre votre texte et il sera remis à l'agent responsable de cette affaire. Si vous envoyez ce câble depuis le poste de Goldsboro, les gens de Wilmington auront le temps de réagir. »

Le conducteur remercie chaleureusement le policier. Je ne puis faire de moins que de joindre mes compliments aux siens. Le policier me demande un nouvel entretien dans mon compartiment.

- Puis-je faire transférer le suspect dans votre compartiment ?

- Le suspect ?

- Oui. Votre interlocuteur. Nous n'avons rien trouvé qui nous permette de le mettre en garde à vue. Nous sommes dans l'obligation de le relâcher. Et pourtant, nous l'avons "cuisiné" ; sans succès ».

Je pense que « mon » Pinkerton est plus malin que ne laisse voir son air besogneux et borné. J'accepte de recevoir le voyageur dans mon compartiment, mais il va falloir trouver une bonne raison de le faire monter en première.

- Pour cela, il suffit que je prétende lui faire une faveur pour m'excuser du désagrément que je lui aurai causé.

- Si vous pensez que cela peut se faire...

*

* *

Lorsque l'homme entre dans le compartiment, il me salue d'un hochement de tête. Il hisse son sac de voyage dans le filet sans se hâter, je pense pour laisser au policier le temps de s'éloigner. Après avoir vérifié que le couloir est bien vide, le « Pinkerton » s'adresse à nouveau à moi. « Je vous remercie d'avoir pris ma défense.

- En quoi ai-je pris votre défense ? Je n'ai fait que dire au policier que vous ne m'avez pas tenu de propos suspects. Que vous reprochait-il, en fait ?

- Il n'a pas été très clair sur ce sujet. Il a fait minutieusement fouiller mon sac par ses agents mais ils n'ont rien trouvé. Ce qui peut sembler curieux, c'est que ces policiers se soient livrés à une telle opération avec échanges de télégrammes pour ensuite me laisser repartir. Et vous, pourquoi vous a-t-il aussi pris à partie ? De quoi vous a-t-il entretenu lorsqu'il est venu vous voir ici ? »

Il va bien falloir que je mente. J'ai horreur de cela parce qu'on risque de se couper par la suite.

- Il semble que la police craint de voir se multiplier les attaques de trains parce que la mobilisation va entraîner une baisse de ses effectifs disponibles, donc une aggravation des menaces sur les voyages ferroviaires. Il semble qu'on vous a signalé comme un individu qui évaluait comment contourner les mesures de protection en vigueur dans cette compagnie de chemin de fer. Et je pense qu'il a jugé bon de se justifier pour éviter que je me plaigne aux autorités de la Confédération.

- Donc, il me prenait pour une « mouche » chargée de renseigner d'éventuels voyous ?

- C'est ce qu'il me semble. Entre nous, heureusement que j'ai pris des précautions pour la lettre dont vous m'avez parlé.

- Pourquoi ? A-t-il fouillé votre bagage ?

- Non, mais s'il me l'avait demandé, il n'aurait pas été de bonne politique de le lui refuser. Il en aurait conclu que j'avais quelque chose à cacher. J'étais donc d'autant plus

serein que, s'il avait tenu à fouiller mon sac, je pouvais le laisser faire sans aucune crainte. Enfin, vous y avez gagné un voyage en compartiment de première classe. À propos, jusqu'où serons-nous compagnons de voyage ?

- Jusqu'à Wilmington. C'est là que je travaille comme menuisier. À mon compte, ce qui me permet de me déplacer librement. » Je suis un peu surpris parce que je ne le voyais pas menuisier, ni même artisan d'aucune sorte. Il ferait plutôt boutiquier. Je réponds :

- Et si vous êtes mobilisé pour la guerre ?

- Je ne pense pas que cela se produise parce que je me suis spécialisé dans la fabrication des châssis de chariots pour transports lourds. J'ai même fourni des plateaux pour les wagons plats de trains de marchandises. On m'a même proposé de mettre des « convicts⁴ » à ma disposition comme main d'œuvre. J'ai refusé et j'ai préféré acheter des esclaves à un planteur qui avait besoin d'argent. Il m'a cédé une famille. Le père est habile et nous nous entendons très bien. Je mets de l'argent de côté pour payer la taxe de son affranchissement. Il le sait. Ma femme qui sait lire et écrire fait un peu l'école à nos enfants et à ceux de Jim et Magda. Nous avons payé leur mariage. C'était drôle de voir les deux adultes se dire « oui » devant le Pasteur avec leurs enfants qui chantaient les cantiques. Et le Pasteur était ému plus que je ne l'aurais cru. Vous connaissez mon secret et mes liens avec qui vous savez. Ce qui le déçoit, c'est que le Président Lincoln lève ses armées pour forcer les États cotonniers à lui obéir et non pour les forcer à l'abolition.

- De toute façon, tout le monde sait bien que l'abolition est inévitable. Ce n'est qu'une question de temps. En revanche, il me semble bien que le fond du différend est bien plus une grave différence d'appréciation entre Washington et les États sécessionnistes quant à l'autonomie des États par rapport à la capitale fédérale que la question de l'abolition.

- Il n'empêche ! Je prie plusieurs fois par jour pour la victoire de l'Union sur les rebelles.

- Ne le dites pas trop fort. Les murs ont des oreilles. Savez-vous qui doit me contacter, à Charleston ?

- Normalement, vous devez l'avoir dans le courrier que vous avez reçu. Moi je ne devais que m'assurer de ce que vous l'avez bien eu et surtout que vous avez franchi les barrages d'entrée en Virginie sans encombres.

- Vous savez bien que je suis porteur d'un laissez-passer du gouvernement confédéré et d'un passeport diplomatique français. En outre je ne me cache pas et me présente toujours aux autorités locales pour expliquer qui je suis.

- Mais vous ne leur dites pas tout. Comment allez-vous loger à Wilmington ? »

J'explique à mon compagnon de voyage que c'est en principe réglé par un agent d'État à Wilmington. Nous restons ensuite silencieux un bon moment.

L'après-midi avance et le jour décline lentement. Nous suivons une ligne droite interminable sur une plaine agricole d'un côté et des zones boisées de l'autre. Il me vient une idée. Dans mon sac, je prends ma chambre photographique et son trépied et je me porte vers la plateforme arrière de la voiture. Pour la première fois depuis que je voyage en train dans ce pays, nous n'avons pas de fourgon de queue. Le fourgon est attelé en tête de la rame depuis l'arrêt à Petersburg. Alors je vais essayer de prendre une photographie en roulant. La ligne semble récente et ici nous ne sommes pas secoués latéralement. Intrigué mon « Pinkerton » me suit. Il m'aide à prendre la boîte de plaques sensibles tandis que je monte la chambre sur son pied. C'est lui qui me tend la jupe de coton noir que j'accroche aux picots avant de la faire retomber sur mes épaules.

Je règle la mise au point du mieux possible, mais finalement, la plateforme bouge plus que je ne le pensais. Enfin, je prends trois clichés, en prenant mon temps pour bien protéger mes plaques de la lumière puis les ranger à tâtons dans leur boîte de bois. Il faut faire

⁴ Détenus de droit commun. Depuis la création des États-Unis, il est courant qu'on fasse travailler des détenus au profit d'entrepreneurs. Ils peuvent ainsi gagner un petit salaire pour indemniser leurs victimes et se faire un pécule pour leur libération.

bien attention de ne pas se tromper et éviter de ranger les plaques impressionnées avec les plaques vierges.

Le « Pinkerton » me regarde faire avec un air un peu admiratif. Il faut avouer que les prises de vues sont encore le fait de professionnels que les gens considèrent un peu comme des magiciens, un peu comme des gens pas sérieux. Et je dois dire que cette fois-ci, la qualité de ma photo n'est pas des meilleures. J'ai déjà eu des difficultés de contrejour lorsque j'ai pris l'autre jour le cliché des artilleurs qui embarquaient à Manassas Junction, mais cette fois-ci, au tirage, je me rendrai compte de ce que la photo est « tremblée » et donc floue. En outre elle est un peu surexposée. Il n'empêche que l'on distingue nettement à gauche de notre sens de marche un grand hangar en bois clair au toit couvert de grandes bâches délavées. Entre ce bâtiment et la voie court une route droite et vide qui paraît propice à recevoir des chariots lourds. Du côté droit de la voie dans le sens de la marche, à hauteur dudit hangar, des maisons aux pignons blancs m'ont semblées, au passage, propres à recevoir des troupes.



On distingue nettement à gauche de notre sens de la marche un grand hangar en bois clair au toit couvert de grandes bâches délavées

Comme à peu près partout, la voie est posée à même le terrain sommairement aplani sans ballast comme on en pose chez nous. Pourtant, à cette entrée de Warsaw – j'ai découvert le nom du lieu-dit lorsque nous sommes passés devant la cabane qui sert de gare – l'emprise de la voie a été garnie d'une sorte de ballastage en pierres blanchâtres qui me semblent de calcaire. On est loin d'un vrai ballast mais en observant les flaques d'eau sur la route qui longe la voie à notre gauche, je devine que le terrain naturel est très argileux et qu'il a fallu le stabiliser avant de poser les traverses.

Warsaw, en français Varsovie. C'est minuscule, entre Goldsboro et Wilmington. Quelques maisons, sans doute quelques écarts que l'on ne voit pas de la voie, des hangars, et quelques maisons un peu grosses qui ont un air de caserne. Quelques poteaux de bois assez hauts et des arbres ébranchés encore sur pied semblent attendre l'installation en hauteur de fils de télégraphe pour le moment encore absents. En regardant mieux, à droite le long de l'orée de la forêt, j'aperçois des fils gainés de coton noir qui courent d'arbre en arbre, accrochés aux branches. Il y a donc du télégraphe ici aussi. L'intérêt de disposer de poteaux avec des isolateurs en porcelaine c'est que l'on peut tirer de la ligne de cuivre nue entre les poteaux. Ces fils électriques gainés doivent coûter une fortune. Nous passons au ralenti dans Warsaw. Au moment où le train peut reprendre de la vitesse, nous entendons le sifflet de la machine qui retentit et insiste. Et puis des cris en tête du train et les freins qui crissent. Les roues se mettent à grincer sur la voie et le train ralentit de plus en plus. Des coups de feu retentissent étouffés par la distance. Je viens de finir de remettre mon matériel photographique dans le sac.

Changeons de spécialité, me revoici « révolvériseur ». Je sors mon LeMat de son étui et vérifie la présence des dix amorces de cuivre sur les dix cheminées. Celle du canon central me semble mal enfoncée et je la remets en place. Le train est presque arrêté quand une secousse manque nous faire tomber alors que retentit un bruit de choc et de bois brisé. Le convoi est totalement arrêté. On entend les coups de revolvers d'un combat acharné. Des chevaux hennissent. Je baisse le panneau vitré de la fenêtre pour voir directement ce qui se passe à gauche de la voie. Le « Pinkerton » recharge calmement son revolver qui ne compte que cinq coups, mais de fort calibre.

Il y a des corps à terre. J'aperçois des cavaliers qui partent à grand galop à travers les champs, hors de portée. Mais il en reste qui continuent à faire le « coup de feu ». Visiblement, ils ont plusieurs armes en réserve dans les fontes de leurs selles. Une forte déflagration se fait entendre et l'un des assaillants est comme arraché de sa selle. Il tombe inerte à bas de sa monture, à plat dos, la poitrine maculée d'une tache rouge qui va en s'élargissant. Son cheval lance quelques ruades, se livre à quelques croupades puis s'éloigne au petit trot, sans savoir où aller, apparemment. Mon compagnon de voyage a fini de recharger son arme. Il la tient pointée vers le plafond, le chien armé au premier cran, celui de la sûreté. Notre compartiment est au milieu de la voiture. On entend encore quelques coups de feu, et l'échauffourée semble se résoudre par la fuite des assaillants. Je passe dans le couloir et me dirige vers l'arrière du train. J'arrive à la plateforme quand la portière arrière gauche, dans le sens de la marche, s'ouvre. Un homme s'encadre dans le bas de l'ouverture. On ne voit que ses épaules et le haut de sa poitrine. Il a un sale air agressif et tient dans sa main droite un revolver de fort calibre le chien à l'abattu. Il le braque sur moi. Avant qu'il ait pu l'armer, je l'ai mis en joue. Comme j'ai mis le chien de mon propre revolver en position de tir du canon central, je contrevise légèrement vers la droite puisque, vu la distance courte, la dispersion sera minime et que mon canon lisse n'est pas exactement en cible. Clic ! Le coup ne part pas. Sourire haineux du « rombier » en bas des marches. Le chien de son arme est maintenant prêt. D'un coup de pouce je réarme mon LeMat et sélectionne sur le chien la position de tir avec le barillet et le canon rayé. Instinctivement, j'ai visé à la base du cou. La déflagration est si forte que je crois que nous avons tiré en même temps, lui et moi. Je ne ressens aucun impact : il m'a manqué ! Il a manqué un âne dans un couloir ! Car je suis vraiment un âne ! J'aurais pu faire un bond en arrière et refluer dans le couloir, au lieu de tenter de tirer. Mon agresseur a disparu. Je reviens vers la portière. Le corps est par terre, sur le dos, les bras écartés. Le gros Remington est tombé de sa main. Plus tout neuf mais en bon état. La blessure n'est pas belle : L'impact de la balle du barillet fait un trou à la base du cou, là où pointait le guidon de mon arme au départ du coup. Mais le sternum est marqué d'un large trou haché où les esquilles de l'os de poitrine font des éclats blanchâtres dans l'hémorragie en train de se tarir. Les neuf grains liés trois par trois ont fait leur œuvre, plombant sans doute le cœur. En fait, nous n'avons pas tiré tous les deux en même temps. Au départ du deuxième coup que j'ai tiré, le canon central de mon LeMat a tiré aussi. L'incident de tir était-il un long feu ou y a-t-il une autre explication ? Ce n'est pas le moment de chercher la réponse. Pris dans le feu de l'action, je ne ressens aucune pitié envers ce bonhomme. Je me dis cyniquement qu'ainsi il n'y a eu aucun dégât sur la voiture de première classe.

La trompe du chef de train retentit. Une voix crie « halte au feu ! » et intime l'ordre à chacun de rester à sa place. Les policiers se lancent à travers les couloirs et lorsqu'ils entrent dans notre voiture, nous la sentons vibrer sous leur course. « Avez-vous vu celui qui avait une carabine ? »

- Je n'ai vu personne avec une carabine. J'ai entendu au début des tirs un coup de carabine qui semblait venir de l'avant du train et j'ai vu un des bandits tomber au sol. J'en ai conclu que l'un de vous avait une Maynard en calibre 50. Ensuite, j'ai été amené à tirer sur un autre qui est resté au bas du marchepied arrière-gauche de cette voiture. »

Lorsqu'ils reviennent « des résultats du pas de tir », les deux policiers qui ont été relever le corps me demandent sidérés avec quoi j'ai tiré. Je leur explique pourquoi ils n'ont

entendu qu'une seule déflagration. Ils examinent mon LeMat avec intérêt avant de me le rendre. Et de repartir vers leur chef. Quelques minutes plus tard le chef de train rameute tous les hommes disponibles pour aider à dégager la voie. La locomotive s'est arrêtée contre un énorme tas de pierres. À faible vitesse heureusement, puisqu'en fin de procédure d'arrêt d'urgence. Mais le chasse-buffles n'a pas résisté et s'est transformé en « allumettes ». Il ne reste que les moignons de longerons auxquels était fixé le dispositif sur l'entretoise avant du châssis de la locomotive. Eux n'ont pas souffert. Sur le tas de pierres les cheminots ont récupéré les ferrures du chasse-buffles pour leur rapport et les ont mises dans le fourgon à bagages attelé derrière le tender. Il y a quatre corps inertes au sol, morts, et un blessé au ventre. Inconscient et en train de se vider de son sang. Il y avait aux dires des policiers huit autres bandits qui se sont égayés. Moi j'en ai vu deux partir à travers champs et les autres ont commencé par fuir à bride abattue en longeant la voie vers le sud avant de disparaître dans le bois. Où sont-ils maintenant ? Mystère.

Les policiers chargent les cadavres dans le fourgon. Ils se demandent comment ils vont faire avec le blessé quand ce dernier les prend en pitié et décide de son propre chef de se rendre *ad patres* ce qui permet à messieurs les policiers de le charger, mort, aux côtés de ses comparses. Je reprends peu à peu ma sérénité. Je suis en revanche curieux de savoir pourquoi cette attaque. Ou pour qui ? Une fois la voie dégagée, nous avons perdu deux heures de plus et il fait nuit noire. Il n'est plus question de continuer. Alors le chef de train décide une manœuvre osée. Il va faire « refouler » en marche arrière en accrochant une lampe à acétylène d'un blanc brillant à la rampe arrière de « ma » voiture. En principe, il ne devrait pas y avoir de train derrière nous sur le canton puisque déjà notre étape était hors horaire normal. Il ne nous faut qu'un peu plus d'une demi-heure pour revenir à Warsaw en roulant au pas. Mais la gare n'a pas de voie de garage, ni de voie d'évitement. Heureusement, le télégraphe électrique fonctionne dans les deux sens, vers l'amont et vers l'aval. Le télégraphiste de permanence qui dormait dans son « estanco » se hâte d'établir la liaison. Il prévient les deux cantons mitoyens de la rupture de circulation à hauteur de Warsaw. Ensuite, il compose un message pour la maison publique à Wilmington. Ceci fait il prend le message qu'a rédigé le policier et il se met à manipuler frénétiquement son appareil.

Nous décidons de nous installer pour la nuit. Il n'y a pas de logement public du genre hôtel ou cafeteria. Le hangar que j'ai vu cet après-midi et les maisons qui sont en face sont bien des établissements de la milice locale en train de se transformer en unité militaire régulière. Pas question d'y loger. Alors, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je décide de dormir dans mon confortable compartiment après avoir demandé au chef de train de trouver un asile à mon « compagnon de voyage ». Je n'ai pas l'intention de dormir avec un agent de Pinkerton, fût-il un allié présumé. Je tiens à être tranquille autant que faire se peut. Le chef de train ne se sent pas de me refuser le calme, semble-t-il, et il ouvre un autre compartiment pour le « menuisier ». Je dispose d'allumettes ce qui me permet d'allumer le quinquet à pétrole de mon compartiment. Je tire les rideaux et me voici tranquille pour... examiner la fameuse lettre. Si ce qu'elle contient est vrai, le travail de contre-espionnage de l'officier du bureau renseignement de Charleston est terminé. Il n'y a plus qu'à « serrer » les gens. Mais ce serait trop beau. Donc je décide de me méfier et de considérer la liste qui figure en annexe comme fausse. Toutefois, mon contact à Charleston est clairement identifié ainsi que la procédure de contact. Cela, c'est intéressant. D'autant plus intéressant que je n'ai qu'à attendre qu'il me fasse signe. En même temps, je comprends qu'il va falloir rester fort prudent. Je redoute l'esprit retors de l'Écossais Pinkerton et je ne serais pas surpris qu'il me tende un piège pour vérifier ma fiabilité et ma sincérité envers lui et donc envers l'Union. Il va aussi falloir que j'obtienne que les gens du 2^e Bureau de l'état-major sachent « rester calmes et boire frais », comme on dit chez nous, en France. Pour passer la nuit, je me mets en pyjama et je me roule dans un plaid qui m'accompagne toujours en voyage et qui ne prend pas trop de place dans mon sac. Mais nous avons beau être avancés dans le printemps, la nuit est fraîche. Je me couvre donc en plus de mon manteau qui risque d'être froissé demain matin.

Je me réveille en sursaut à six heures du matin. Dans une basse-cour proche, un coq a fait son office. Je prends le parti de ne pas me raser ce matin faute d'eau chaude. À la guerre comme à la guerre. Je prendrai un bain ce soir à Charleston et je m'offrirai peut-être une séance chez le barbier. Il n'y a pas de buffet ni de cafeteria dans cette gare encore bien embryonnaire. Il va bien falloir pourtant que je déjeune. C'est le conducteur qui m'apporte la solution. Il m'informe de ce que les soldats qui sont venus en renfort dans la nuit à la suite de l'attaque de ce matin ont avec eux une remorque de cantine mobile. Avec mon ordre de mission militaire, je pourrai bien me faire offrir un quart de café « arrangé ». J'ai du temps devant moi parce que les cheminots, sur ordre de la compagnie, ont laissé s'éteindre le feu et il faudra bien deux heures pour que l'eau encore chaude de la chaudière reprenne la température normale de fonctionnement.

Je referme donc mon compartiment et vais me présenter au détachement militaire. Je suis assez béat parce qu'ils se sont mis en place sans faire le moindre bruit et ceci en pleine nuit. Le chef de peloton est un vieux lieutenant apparemment passé par le rang. Ses soldats sont pour moitié vétérans et pour moitié jeunes recrues. Le sergent-adjoint, bien que plus jeune que son officier, est aussi un soldat de métier. Il porte encore une tenue de l'armée fédérale mais s'est procuré des insignes confédérés. Son képi mou est gris en drap de laine avec une visière arrondie en épais cuir de bœuf verni de noir. C'est le seul élément neuf de son uniforme. Le « *staff seargent*⁵ » porte des bottes assez usées, noires à revers bruns et son baudrier également noir aurait bien besoin de remise à neuf. Les jeunes recrues sont en gris mais leurs uniformes sont plus ou moins foncés. Les vétérans sont dans des uniformes qui rappellent celui du sergent. C'est l'armement qui diffère. Le sergent porte un revolver en plus de sa carabine Maynard en version courte. Les soldats sont équipés de « mousquets » qui sont en fait des fusils rayés à percussion, assez longs et équipés de baïonnettes. J'ai aperçu hier soir le policier qui porte lui aussi une carabine Maynard en version courte. Un autre policier est sorti de la voiture où ils ont leur P.C. avec un fusil lisse à deux coups de fort calibre. Je pense que c'est ce que l'on appelle calibre 10 chez nous. Les militaires ont entendu parler de moi, je pense par les policiers, parce que lorsque j'arrive près de leur cantine, le lieutenant m'interpelle aimablement :

- Le monsieur au LeMat, bienvenue auprès de nous. » Il faut dire que je porte en bandoulière mon revolver dans son gros étui. Même si on ne voit que le bout de la poignée pistolet avec son anneau destiné à recevoir une dragonne, l'arme est identifiable rien que par son volume. Le lieutenant me prête son quart tout propre et demande au « popotier » de verser une pleine ration de son café. « Prenez donc des pancakes, parce que depuis qu'il est affranchi, notre popotier ne plaint pas la dose de whiskey dans le café. » C'est alors que je vois dans la lueur du soleil levant que le cantinier est un nègre au large sourire et aux mains larges comme des battoirs à draps. « Il a fallu lui faire tailler un paquetage sur mesure, à notre camarade. On aurait pu trouver une vareuse dans laquelle il serait rentré, mais c'est le pantalon et les bottes à sa taille que l'on ne pouvait pas trouver au magasin du « *commissary* ». Alors j'ai demandé que le tailleur lui fabrique un paquetage en urgence. Le capitaine a même obtenu que le *quarter-master* du bataillon paie la note. »

Le popotier prend dans le four de la remorque cantine une galette et l'installe dans une gamelle. C'est une de ces épaisses crêpes de farine de maïs qu'ils appellent ici des *pancakes* ; il me remplit le quart du lieutenant. Je le remercie chaleureusement. Ah ! Que cela fait du bien ! Le café est un affreux breuvage amer que l'alcool de grain n'adoucit en rien, mais c'est chaud et cela réconforte. Le *pancake* chaud me remplit le ventre de sa pâte lourde. Le popotier y a versé de la mélasse en guise de sucre et cet assemblage est redoutable d'efficacité pour couper la faim. L'Empereur Napoléon Premier disait que la seule chose qui fait marcher une armée, c'est son estomac. Eh bien je pense que l'armée confédérée ira loin.

⁵ Équivalent de sergent-major dans l'armée française, grade aujourd'hui disparu chez nous. Ce *Staff Seargent* était en fait le sous-officier adjoint du lieutenant chef de section. Ce poste serait tenu aujourd'hui chez nous par un sergent-chef.

Les hommes ont tous été servis avant que j'arrive. Le Lieutenant est le seul qui attende encore que je lui rende son quart aussi me hâte-je d'avaler le jus noir alcoolisé. Le popotier le remplit sans même le rincer et le tend au lieutenant. L'officier lève son quart de fer blanc et boit à ma santé avec un « *Cheers !* » joyeux. Pendant qu'il déguste son petit déjeuner, nous devisons sur l'accrochage d'hier. Il m'apprend que l'un des morts est un ancien détective de l'agence Pinkerton, originaire du Massachussetts, qui a été expulsé avec la purge générale. Il est surpris que cet homme soit revenu. Certes, c'est un yankee mais il s'est toujours bien comporté lorsqu'il travaillait en Virginie avec la police du comté de Wilmington. Je n'épilogue pas mais je trouve un peu fort que cet homme ait été en poste dans la ville même où mon « compagnon de voyage » tient échoppe de prétendu menuisier. Le lieutenant continue : « C'est celui que vous avez arrangé avec votre LeMat. Il n'est pas beau à voir. Il faut dire qu'en tirant deux coups à la fois à bout portant, le choc ne peut qu'être violent. Mais je ne savais pas qu'on peut tirer en même temps avec les deux canons. » Et je suis obligé de lui raconter l'incident de tir. Son commentaire : « Vous avez eu de la chance. Au combat, c'est précieux. » L'officier sait rester discret et ne pose pas de questions sur mes occupations. Il sait que je travaille pour l'armée et cela lui suffit. Enfin, la trompe de chasse du chef de train nous avertit de l'imminence du départ.

Le voyage se poursuit sans encombre. Nous arrivons à Wilmington avec plus de douze heures de retard sur l'horaire initialement prévu à mon départ de Petersburg.

Du coup, je ne reste pas sur place. Mon contact dans cette ville me remet un billet de réservation sur un train de la S&W.C. qui ne va pas tarder à partir. Me revoici donc sur la compagnie dont Aldebert Toppenot est actionnaire. Il y a six voitures dont une de première classe. Le train est bondé et j'apprécie tout particulièrement qu'une fois de plus on m'ait réservé un compartiment pour moi tout seul. Les cinq autres compartiments à six places sont pleins. Le conducteur de cette voiture porte un uniforme que je connais bien maintenant. Lui aussi me donne la clé de mon petit domaine. Une fois de plus je n'aurais pas à me soucier de promiscuité. Je suis à peine installé que le convoi s'ébranle vers le Sud.

Le train qui m'a conduit jusqu'ici est bien évidemment arrivé dans une gare en cul de sac. Pour continuer vers Charleston, je dois donc changer de gare. Mon contact m'attend avec un boguet attelé d'un seul cheval vif. Le cocher est un esclave à la mine sombre. Sans jeu de mot. Il est surprenant de mesurer que tous les esclaves ne réagissent pas de la même façon à leur condition inqualifiable. Celui-ci ne me semble pas très fiable. À mi-voix, mon contact m'explique que son affranchissement tarde et que cela lui porte au moral. Il semblerait que, bien que le « *bill* » qui annonce l'affranchissement des esclaves servant de l'État qui en font la demande ait été signé, l'administration est réticente à appliquer cette procédure. Le « *bill* » qui prévoit l'affranchissement des nègres volontaires pour servir dans l'armée est lui aussi signé. Là, les choses se passent normalement. « Seulement, m'explique le fonctionnaire chargé de mon voyage, ces dispositions généreuses commencent à irriter les opposant purs et durs à l'abolition. Et certains élus locaux prennent donc des mesures dilatoires pour retarder autant que faire se peut l'application de ces décrets. »

En fait, le gouvernement confédéré ne tient pas encore bien les rênes de l'exécutif. Les citoyens influents s'en rendent compte et tentent de préserver leurs intérêts particuliers en retardant l'application de ces textes. J'espère que les choses se normaliseront avec l'installation de Davis à Richmond. Lorsque je descends du train à Charleston, je suis proprement moulu et je suis ravi de retrouver Tertullien et notre cher Sié. Le cocher esclave a le sourire et un visage réjoui. Nous nous hâtons vers la plantation et Tertullien m'informe de ce que j'ai rendez-vous demain à l'État-major. Il paraît que le 2^e bureau s'énerve et m'attend avec impatience.